

X face à la critique : une vue de l'intérieur

Xavier Bekaert

Pour initier un débat sur la science, on pourrait se souvenir que ce qui est vrai en amour l'est souvent en politique : par exemple l'importance des préliminaires... Pour ne pas négliger ceux-ci, je désire esquisser une mise à plat préalable au débat, en présentant le point de vue épidermique d'un scientifique confronté à l'agressivité et à l'inanité de certaines critiques formulées à l'encontre de « la science ». L'ironie est seule digne de répondre sérieusement à une interprétation littérale de ces dernières. Toutefois, je conclurai ce texte en suggérant quelques pistes pour sortir de la confusion et reprendre ce débat indispensable sur des bases plus prometteuses.

Acte I. Le dialogue de sourds

¿ X? : À la recherche d'une inconnue

Invité à un colloque organisé par Z-magazine en 1992 (plusieurs années avant le canular de Sokal) pour répondre aux points de vue exposés par six « postmodernes » sur la science et la rationalité, Noam Chomsky afficha son malaise :

« Les références à la science et à la rationalité qui figurent dans ces interventions sont, pour moi, une source de perplexité. Les visées de la connaissance scientifique y sont sévèrement critiquées sans être clairement identifiées. On lui assigne telles ou telles propriétés qui la rendent méconnaissable à mes yeux. Dans la plupart des cas, ces propriétés sont antinomiques avec la démarche scientifique – du moins telle que je l'entends et la pratique. [...] Puisque certains appellent science ou investigation rationnelle ce qui ne m'est pas familier – et qu'il me faut tout de même poursuivre la

discussion –, je remplacerai momentanément ces termes par un symbole, disons X, afin de voir si je comprends bien les critiques qui lui sont adressées. »

Vue de l'extérieur

Je reprendrai ici le jeu de Chomsky (qui rappelle évidemment la résolution d'une équation mathématique, où X est l'inconnue) pour tenter d'y voir plus clair dans les critiques, mais en ne me restreignant pas à celle postmoderne. Bref, à partir d'ici, X remplacera « la science ». Pour commencer, j'offre un panorama de quelques citations choisies, dans lesquelles une opposition radicale à X est exprimée.

1. « Rien, plus rien aujourd'hui ne distingue X d'une menace de mort permanente et généralisée. » Breton

2. « La pensée anarchiste a déjà une longue et lucide tradition de critique face à la croyance en la démocratie. Il n'en est pas de même en ce qui concerne la croyance en X. [...] L'illusion X, c'est la nouvelle forme d'aliénation religieuse, et le groupe social qui s'érige en porte-parole de X n'y cherche que la légitimation d'une nouvelle forme de domination. » Lizcano

3. « X émergea et se développa comme un moyen aliénant et aliéné d'investigation, comme la structure mentale du capitalisme et comme le mode cognitif de l'industrialisme. » Restivo

4. « X de l'homme n'a été elle aussi qu'un rêve, une mythologie simplement concurrente et complémentaire aux autres mythologies. » Pessin

5. « Si la religion fut longtemps l'opium du peuple, X est en bonne place pour prendre le relais. » Breton

6. « Toute action de X est, objectivement, de la violence symbolique dans la mesure où elle est l'imposition d'une culture arbitraire par un pouvoir arbitraire. » Restivo

J'ai essayé de déterminer, d'après

les propriétés et attributs conférés à l'inconnue par ses détracteurs, les objets qui pouvaient correspondre à X. Ceci est résumé dans le tableau suivant :

1. X = un danger de mort ; 2. X = une idéologie (entendue comme un instrument de légitimation du pouvoir détenu par une classe) ; 3. X = une aliénation ; 4. X = un mythe. 5. X = une religion ; 6. X = l'imposition d'une culture arbitraire.

Vue de l'intérieur

Un tout autre regard vers la science provient évidemment de ceux qui ont décidé d'en faire leur travail : les chercheurs. À ma connaissance, pour ceux-ci, X assume des sens très différents, dont par exemple : X = la démarche scientifique ; X = les savoirs produits (en suivant cette démarche) ; X = la recherche de tels nouveaux savoirs ; X = une passion.

Je ne fais que constater quelques usages qui sont faits de ce mot par l'énorme majorité de mes collègues chercheurs. Et je témoigne uniquement du milieu que je connais. Certains me rétorqueront néanmoins que j'idéalise déjà les scientifiques, car on pourrait tout aussi bien écrire : X = une source de revenus ; X = un truc pour draguer ; X = un moyen de se faire plein de fric.

Je voudrais dissuader tous ceux qui croiraient sincèrement à la validité des deux dernières équations d'entreprendre des études scientifiques, car ils risqueraient d'être déçus...

Réactions épidermiques

Si l'on compare les vues de la science depuis l'intérieur avec celles de l'extérieur, on constate directement une forte tension entre des usages aussi distincts du même mot. Cela peut provoquer diverses réactions chez un scientifique confronté aux six premières citations.

Parmi bien d'autres possibilités, on trouve :

– La perplexité : le scientifique ne comprend pas très bien à quoi X se réfère, disons : $X = ???$

– Le désintérêt : devant cette inconnue, il hausse les épaules et retourne à son travail puisqu'il est impossible que cela concerne la science à laquelle il essaie de contribuer.

– La révolte : il prend le détracteur au sérieux et interprète X comme étant ce qu'il connaît de la science ; il ne peut alors qu'être choqué et s'insurger contre ce qui ne peut être que de la mauvaise foi ou de l'ignorance.

– L'accord : il accepte les affirmations précédentes comme vraies.

De par ma formation, il m'est habituel d'examiner la pertinence d'une thèse en faisant l'hypothèse de sa validité, et en regardant si je peux réussir à en déduire une affirmation absurde. Imaginons donc que j'opte pour l'accord : quelles conclusions devrais-je en tirer ?

Je suis passionné par X depuis mon enfance. J'ai consacré – et continue à consacrer – de nombreux efforts à étudier et comprendre X. Depuis quelques années, j'effectue des recherches en physique mathématique. Or, si je comprends bien, j'aurais ainsi rejoint « ce groupe social qui ne cherche dans X que la légitimation d'une nouvelle forme de domination ». « Aliéné » par ma « croyance » en « une mythologie » imprégnée de « la structure mentale du capitalisme », je tenterais d'établir des théorèmes dont chacun serait « une violence symbolique » ou « une menace de mort ». S'il en est ainsi, alors oui, il est urgent pour moi de cesser toute activité professionnelle car « à considérer l'état du monde, on ne peut douter que le temps perdu pour la recherche est, à coup sûr, du temps gagné pour la conscience ». Riesel

En conclusion, il y aurait quelque

chose d'intrinsèquement mauvais en X. Nous devrions donc rejeter X, le mettre à l'index (le classer « X » si j'ose dire), et le remplacer par « autre chose ».

Par l'absurde

Commençons par analyser trois arguments pouvant conduire au refus de X, et les conséquences de cette perspective.

1° Partant d'une première identification, l'équation $X =$ un instrument de domination, nous serions conduits à jeter X aux flammes selon l'affirmation suivante :

« X moderne [...] ne peut être synonyme d'une investigation humaine ouverte parce que, comme partenaire dans les structures de domination et d'autorité sur les êtres humains et la nature, X a marié une tyrannie d'abstractions à un gouvernement tyrannique de l'homme. » Restivo

Remplaçons maintenant X par « l'art » dans la citation précédente et regardons le résultat : on se trouve encore avec un développement apparemment logique. L'art a effectivement été utilisé comme « partenaire dans les structures de domination et d'autorité sur les êtres humains » par plusieurs mouvements totalitaires du xx^e siècle, et de nos jours il est massivement utilisé dans la publicité pour servir l'idéologie de la société de consommation. En appliquant le raisonnement mentionné plus haut, une conclusion logique s'imposerait : il nous faut absolument rejeter l'art !

CQFD ? Devant une telle conclusion, je pense qu'au contraire chacun d'entre nous poserait ces questions : l'utilisation de l'art par les pouvoirs remet-il en cause le potentiel émancipateur de ce moyen d'expression ? En conséquence, doit-on se débarrasser de l'art ou ne faut-il pas plutôt dénoncer l'usage qui en pervertit la nature véritable ? N'est-il

pas préférable de se rebeller en se réappropriant l'art, voire en l'utilisant contre l'adversaire ?

Une autre réduction à l'absurde est calquée sur les paragraphes précédents : il suffit d'analyser cette fois le remplacement de X par « le langage ». En effet, le langage n'est-il pas le principal outil de persuasion, et donc toujours un « partenaire dans les structures de domination et d'autorité » ? Notons que certains n'ont pas froid aux yeux et assument pleinement cette conclusion :

« Ainsi, seule aurait du sens une démarche politique qui prétende en fin de compte abolir le langage. » Zerzan

Mais faire vœu de silence ne suffirait pas à être cohérent, car il faudrait également abolir la pensée puisqu'elle possède les mêmes propriétés que X. En effet, la pensée « moderne » n'a-t-elle pas marié sa « tyrannie d'abstractions

(sic)

à un gouvernement tyrannique de l'homme » ? Comme on peut le constater, le sophisme nihiliste conduit à des impasses évidentes.

Un autre exemple de cul-de-sac est le rejet de la logique déductive et de la preuve :

« La forme déductive de X exprime la hiérarchie et la coercition. » Zerzan

« L'anarchiste qui fonde la liberté individuelle sur la négation de l'autorité sous toutes ses formes n'est pas disposé non plus à participer à des institutions linguistiques telles que les institutions de la Logique et de la Preuve. » Restivo

Je ne sais si l'on doit rire ou s'inquiéter de ce genre de propos. La logique, avec son exigence de non-contradiction, serait-elle inutile à la discussion politique ? Comment dénoncer les mensonges des autorités si on refuse d'utiliser « la preuve » de ces mensonges, si on reconnaît aux autorités le droit à l'auto-contradiction ?

2° Essayons une deuxième identification : X = la technologie.

La critique des conséquences de la technologie est déjà plus pertinente,

mais souvent confuse. Un premier défaut de nombreuses discussions sur ce thème est qu'elles s'accompagnent d'un amalgame grossier de la technologie avec la science, comme dans le terme flou « technoscience ». Les distinguer permet cependant de n'être pas dupe des motifs qui conduiraient à abandonner la science fondamentale, en prétextant non pas sa nuisibilité mais son inutilité sociale, car « dans la même logique, on peut proposer d'abandonner ce qui, dans la musique, la littérature et les arts visuels, ne répond pas à une utilité sociale » (Chomsky). Observons également que lorsque les politiques exigent précisément une « utilité sociale » de la science, ils dirigent plutôt les recherches sur les applications militaires ou les technologies à la mode afin de rester dans la course à l'armement ou à la compétitivité économique.

Un second défaut des débats est l'attribution d'une valeur intrinsèque (bonne ou mauvaise) à la technologie en général. Cela conduit à deux impasses : soit associer aveuglement avancées technologiques et progrès sociaux, soit associer chaque découverte technologique à une régression sociale et proposer d'abandonner X, tel les primitivistes. Ceci ne manquera pas de « réjouir les gardiens du pouvoir qui pourront ainsi réserver à leur propre usage la maîtrise et le monopole de ces instruments » (Chomsky). Une analyse plus rigoureuse est avancée par ce dernier :

« Le problème n'est pas tant la technologie que les structures institutionnelles dans lesquelles la technologie est utilisée. Un marteau peut être utilisé pour briser le crâne de quelqu'un, ou pour construire une maison. Le marteau s'en fiche. La technologie est typiquement neutre ; les institutions sociales ne le sont pas. »

Outre l'attribution de valeurs, le rejet de la technologie va souvent de

pair avec une anthropomorphisation des choses, auxquelles on attribue des intentions et des responsabilités :

« Qui pourrait nier qu'en pratique le quantitatif nous domine ? [...] Le nombre, qui est né de la dissociation d'avec le monde naturel, finit par le décrire et le dominer. » Zerzan

Personne n'a jamais vu quelqu'un être dominé par un nombre, par contre on voit constamment des hommes dominer d'autres hommes. Accuser les outils – concrets ou abstraits – cache la domination perpétrée par des individus

– toujours bien réels ceux-ci – au moyen de ces outils. Une approche ni angélique ni machiavélique de la technologie permet en revanche d'imaginer et de proposer des alternatives concrètes intéressantes : par exemple, le physicien Brian Martin (voir un article de lui dans le présent numéro) a réfléchi sur les technologies qui pourraient être élaborées et développées dans une société reposant sur des principes différents (par exemple une défense mise en œuvre par des méthodes non violentes).

3° Une troisième source du rejet de X serait la validité de la relation : $X =$ un dogme. La critique postmoderne affirme en effet qu'une des « prémisses fondamentales » des Lumières serait :

« Le savoir produit par X est la vérité et est éternel. » Klage

Ayant choisi de me consacrer à la recherche scientifique, je peux témoigner que les savoirs produits par la science ne peuvent prétendre au statut de « vérité » et se doivent d'être révisables.

« X est hésitation, exploration, questionnement [...]. Un grand physicien était célèbre pour introduire son enseignement en disant que ce qui était important n'était pas de considérer le domaine que nous couvriions mais celui qu'il nous restait à découvrir ; en particulier, tout ce que nous pouvions arra-

cher aux préjugés. La plupart des recherches de pointe sont des entreprises dans lesquelles les chercheurs et les étudiants sont sommés d'apporter de nouvelles idées, de remettre en question, voire de saper ce qu'on leur a enseigné ou qu'ils ont lu. » Chomsky

À la recherche d'un remplaçant

Un simple abandon de la science (comprise comme mode d'investigation de la nature à la fois objectif, précis, et vérifiable) serait stérile en l'absence d'alternative. En gardant notre hypothèse de travail (le rejet de X), nous voudrions finalement remplacer X par « autre chose ». Dénotons cette nouvelle inconnue par le symbole Y, en continuant le jeu de Chomsky.

Je constate malheureusement que je n'ai jamais rencontré pour X un remplaçant Y convaincant, car les anathèmes sont abondants mais les propositions rares, et souvent floues, voire franchement suspectes, telle l'équation $Y =$ un retour aux religions (cf. la note de lecture par Pablo Servigne sur l'Écologiste).

D'autres propositions retiennent l'intérêt cependant, telles les deux suivantes :

a) La première est intitulée par son auteur « l'investigation humaine », expression remplacée par Y dans l'extrait choisi :

« Y est distinguée d'autres modes d'investigation par sa capacité de critique, d'auto-critique, de réflexivité et de méta-recherche. » Restivo

Je me retrouve perplexe une fois de plus, cette fois-ci parce que je ne vois pas en quoi la science diffère de Y. Donc je postule leur identité : $X = Y$. En effet, « la critique » et « l'auto-critique » sont des impératifs de toute recherche scientifique digne de ce nom. Quant à « la réflexivité », le sociologue Bourdieu a rappelé l'exigence de l'inclure dans les sciences sociales pour le bon développement de celles-ci (cf. l'article « De la neuroscience aux sciences sociales : la continuité objective » de Fr.

Sébastienoff). Pour ce qui concerne la « méta-recherche », je suppose qu'il faut entendre par là une réflexion sur les idées et les pratiques de la recherche elle-même. Cette entreprise n'a jamais été absente chez les scientifiques ayant le courage de réfléchir sur leur propre discipline. Puisque $X = Y$, je n'aurai aucun remords à abandonner X si c'est pour le remplacer par Y , surtout que cette activité ne devrait pas me demander beaucoup d'efforts...

b) La seconde proposition trouve son inspiration chez Nietzsche qui posait « le gai savoir » en alternative à « la science » (remplacée par X). Sal Restivo reprend cette proposition en la nommant « la sagesse » (remplacée par Y) :

« L'alternative à X , et en particulier X moderne comme une Machine, est Y joyeuse, c'est-à-dire X gaie. Ici, l'acte de penser est souligné. [...] Il n'y a pas de Y sans amour et passion, et il n'y a pas de Y sans volonté de vérité. » Restivo

Dans cette seconde proposition, je constate aussi l'identité : $X = Y$. Je m'abstiens de commenter l'idée que, au contraire de « la sagesse », la science se priverait de « l'acte de penser » ou de « la volonté de vérité ». Je demande simplement : croit-on vraiment que la recherche scientifique s'effectue « sans amour et passion » ? Croit-on sincèrement que les scientifiques font de la recherche par plaisir masochiste ? Ou par sadisme réductionniste envers la riche beauté offerte par l'univers ? Ou pour satisfaire le désir refoulé de « dominer la nature » ? Si cela est vrai, alors je devrais admettre également que, lorsque je tente de mieux comprendre celle que j'aime, je ne vise en fait qu'à découvrir les moyens de réduire sa beauté ou de la dominer.

À ceux qui voudraient « réenchanter le monde » en le débarrassant de la science, je voudrais dire : explorer les mathématiques m'empêche-t-il de dévorer la poésie ? Étudier l'optique m'empêche-t-il de m'extasier devant un coucher de soleil ? Aimer la science

m'empêche-t-il de savourer la tendresse ? Le sexe ? Les frites ? Bref, croit-on vraiment que la passion de la science empêche d'aimer la vie ? Si oui, alors que l'on m'enterre aussitôt car je suis déjà mort.

En attendant Godot

En conclusion, les critiques proposent de quitter notre situation actuelle en abandonnant la science pour rejoindre un nouvel ami : l'énigmatique Y ... Nous attendons encore toujours de le rencontrer ! Patience, nous dit-on, peut-être arrivera-t-il demain ? En fait, de tous ces tests pour justifier qu'on refuse la science, aucun n'aboutit. Ça donne, en paraphrasant la fin de la pièce de Beckett :

Le critique : Alors, on y va ? Le scientifique : Allons-y. (Ils ne bougent pas.)

Rideau

Acte II. L'armistice

Dans un débat politique, il serait triste de baisser le rideau sur l'immobilisme. Pour proposer plutôt une issue à ce dialogue de sourds, tâchons d'en comprendre les sources.

Déclarations de guerre

Chez les accusateurs de la science (dont ceux cités ici, hors contexte), on rencontre des interrogations, des critiques et, parfois même, des actions intéressantes, voire louables. Elles côtoient malheureusement des thèses qui sont – au mieux – imprécises ou sans nuances. Il convient de réaliser que ces dernières sont lues – à juste titre souvent – comme des déclarations de guerre aux chercheurs : le signal de la rupture du dialogue avant l'affrontement.

J'essaierai d'illustrer mon propos avec un exemple. Ce dernier est issu de la récente « guerre des sciences » : pourquoi les constructivistes cognitifs (réduisant la science à n'être qu'une construction sociale) déclarent-ils ainsi la guerre aux scientifiques ?

Xavier Bekaert

Si les artifices rhétoriques, la mémoire sélective, les conflits d'intérêts, les luttes de pouvoir, etc. font partie des réalités de la production des savoirs par la communauté scientifique, alors la science ne peut pas prétendre à une neutralité désincarnée pour légitimer des choix politiques hors de son champ. Pour arriver à cette conclusion, certains sociologues de la connaissance s'acharnent à tenter de démontrer la prémisse, résumée dans des assertions comme « la science est politique » ou « la science est une construction sociale ». Jusqu'ici, le dialogue est encore envisageable. Mais affirmer que « la science n'est qu'une construction sociale » ou que « la science n'est que politique », c'est déclarer la guerre!

Une expérience de pensée

Il existe un analogue dans la critique féministe : le slogan « le privé est politique ». Son but est de miner la séparation entretenue entre ces deux champs et de légitimer ainsi l'absence de mise en pratique des idées politiques progressistes dans la vie privée (conjugale, domestique, etc.). Ceci étant acquis, imaginons cependant qu'un sociologue, s'adressant à une assemblée de féministes, prétende avoir démontré que « le privé n'est que politique », convaincu qu'il sert la cause des femmes. Ces dernières ne se révolteraient-elles pas contre une telle réduction de leur vie privée à de simples luttes de prestige ou de domination ?

De façon parallèle, la phrase « la science est politique » est acceptable si elle dénonce l'existence de luttes de pouvoir chez les chercheurs. De même, « la science est une construction sociale » est un truisme qui s'applique au résultat de toute action collective, y c o m p r i s une représentation du monde. Mais concevons la réaction d'un scientifique confronté aux affirmations lapidaires :

X face à la critique : une vue de l'intérieur

« la science n'est que politique », « qu'une construction sociale », « qu'une fiction », etc. Voilà autant de déclarations de guerre! Le chercheur s'opposera farouchement à une telle réduction de son travail, de sa passion, ou de ses efforts pour améliorer sa compréhension du monde.

On constate ainsi que certaines assertions peuvent poser un authentique problème éthique. Isabelle Stengers l'a fait remarquer à ses collègues des sciences dites « molles » qui, à cause de leurs postulats constructivistes, refusent d'inclure dans leur description de la démarche des sciences dites « dures » la place fondamentale de l'épreuve de réalité.

« La réaction [de certains scientifiques] traduit la révolte d'un peuple qui se vit laborieux [...] à l'encontre des beaux parleurs, libres de discourir à loisir puisqu'ils méprisent le travail de la preuve. Que ceux-là méprisent le travail des autres, c'est-à-dire osent parler de la pratique de ces autres sans que le monde, tel qu'il est vraiment, intervienne jamais, cela veut dire la guerre. [...] Décrire, bien sûr, c'est construire un rapport, s'adresser à... et accepter d'en payer le prix. Si ce que vous décrivez sont des êtres qui ne sont pas indifférents à la manière dont on s'adresse à eux, vous ne pouvez éviter le risque qu'ils se sentent offensés. Et vous avez alors ce que j'appelle un problème éthique. Est-ce que, en effet, j'avais pour projet d'offenser? Est-ce que je voulais la guerre? Et si oui, pourquoi? » Stengers

Quelles leçons générales pourrait-on tirer de cette illustration? En essayant de « donner une chance à la paix » entre scientifiques et critiques, reprenons les dernières questions d'Isabelle Stengers.

Pourquoi la guerre ?

Plutôt que de s'accuser soit d'obscurantisme soit de scientisme, pourquoi ne pas s'attacher à préciser sur quoi les conflits portent réellement ?

Sur des questions concrètes, les convergences pourraient se révéler nombreuses. Parmi mes collègues, une fraction non négligeable partage des positions écologistes, antimilitaristes, etc. Les scientifiques appartiennent à la société, et nombreux sont ceux qui se réjouiraient d'une application du principe de précaution aux OGM, d'un moratoire sur le nucléaire militaire... et qui sont scandalisés par les discours dits « scientifiques » délivrés par des « experts » triés sur le volet pour camoufler derrière le masque de la neutralité des décisions proprement politiques. Attention, souligner nos points communs ne signifie pas nier nos divergences non plus, mais permettrait d'avancer dans la discussion en distinguant les positions de chacun des individus, sans les découper en deux camps, supposés irréconciliables. Étant pacifiste, lorsqu'on me somme de choisir mon camp, je préfère dénoncer le traquenard de la mobilisation.

Est-ce que je voulais la guerre ?

La volonté des critiques est-elle vraiment la guerre à la recherche scientifique ? Ne serait-elle pas plutôt un changement radical de ses modes de fonctionnement et de sa place dans la société ? Si oui, comment ce processus sera-t-il possible en état de guerre, c'est-à-dire sans intégrer dans le dialogue chaque partie concernée ? Une critique ouverte et radicale de la recherche contemporaine est nécessaire et profitable à la science elle-même. Un nombre plus élevé de scientifiques se joindraient à un tel travail critique constructif s'il était clairement présenté comme tel.

Est-ce que j'avais pour projet d'offenser ? Pour le succès de cette entreprise, ne serait-il pas indispensable de rétablir un dialogue entre les critiques

et la fraction des chercheurs qui serait disposée à y participer ? Avons-nous alors intérêt à nous offenser mutuellement par des caricatures réductrices ? Apprendrons-nous plutôt à reconnaître – à contre-cœur peut-être – la pluralité des sens qu'on donne à ce mot fourre-tout, « la science », et à sortir de la confusion en distinguant ses différents visages ?

Xavier Bekaert

Témoins à charge

Mary Klage, « Modernes/Postmodernes : lignes de fracture », *Psythère* <http://psythere.free.fr>

Emmanuel Lizcano, « Le fondamentalisme scientifique », *la Culture libertaire*, actes du colloque de Grenoble, Lyon, ACL, 1999.

Alain Pessin, « Problématique de la culture libertaire », *idem*.

Sal Restivo, « Science, sociology of science, and the anarchist tradition », *The Raven*, vol.7, n° 2, été 1994, pp. 183-196.

René Riesel, *Aveux complets des véritables mobiles du crime commis au CIRAD le 5 juin 1999*, *L'Encyclopédie des nuisances*, 2001.

André Breton et al., « Démasquez les physiciens, videz les laboratoires ! », *Alliage* n° 27, été 1996, pp. 33-35.

John Zerzan, *Aux sources de l'aliénation*, *L'insomniaque*, 1999.

Témoins à décharge

Noam Chomsky, « Le vrai visage de la critique postmoderne », *Agone* n° 18-19, 1998, pp.49-52.

Brian Martin, « Social Defence Strategy : The Role of Technology », *Jour. of Peace Res.*, vol. 26, n° 5 (1999) pp. 535-552 ; « Techno-logy in different worlds », *Bull. of Sc., Tech. and Soc.*, vol. 18, n° 5, 1998, pp. 333-339. <http://www.uow.edu.au/arts/sts/bmartin/pubs/sts.html>

Médiatrice

Isabelle Stengers, « La guerre des sciences : et la paix ? », *Impostures scientifiques*, *La Découverte/Alliage*, 1998, pp.268-292.

Ce texte présente la réaction d'un scientifique confronté à certaines des critiques adressées à la science. Après avoir réduit à l'absurde une interprétation littérale de quelques propos, les bases d'un retour au

This text presents the reaction of a scientist dealing with some critics addressed to science. After a *reductio ad absurdum* of a literal interpretation of some remarks, some bases for a return of a dialogue are sugges-